

## 132. PIERRE-AIMÉ TOUCHARD

*Dionysos, Apologie pour le théâtre* (1968)

P.-A. Touchard envisage le théâtre et ses fonctions dans une **perspective psychologique et psychanalytique** qui l'amène à retrouver les principales caractéristiques de la *catharsis*\* aristotélicienne, purgation des passions par le biais de la pitié et de la crainte provoquées par une représentation mimétique\* (sur cette question, voir les textes 11 et 135b).

## Une «purgation totale»

Le dieu de l'art dramatique est donc avant tout un dieu de dépassement, le dieu de la poésie frénétique, de la libération vertigineuse des sentiments. On n'a voulu longtemps voir en lui que le dieu grossier des plaisirs faciles : mais Eschyle autant qu'Aristophane est son serviteur, comme tous ceux qui ont exprimé avec quelque ferveur et intense sincérité le mystère passionné des exaltations refoulées. Tel apparaît être, en effet, ce que, par un abus du terme, on peut appeler «le but» du théâtre : montrer à l'homme jusqu'à quel point extrême peuvent aller son amour, sa haine, sa colère, sa joie, sa crainte, sa cruauté, lui faire prendre conscience de ses virtualités, de ce qu'il serait en un monde sans entraves où n'interféreraient plus la générosité et l'économie domestique, la colère et la morale, l'amour et le souci de la réputation, la haine et la crainte du gendarme. C'est la vision de cet univers, où l'homme pourrait enfin se révéler à soi-même, que le spectateur demande à l'œuvre dramatique. C'est le besoin conscient ou non de cette vision qui accroche au cœur de l'homme la passion du spectacle. [...]

Les philosophies, les religions, les morales, les politiques ont tour à tour exploité la constatation de ce besoin et essayé de le justifier. Platon condamnait la poésie au nom de la morale qui n'y avait que faire<sup>1</sup>. À la suite d'Aristote, dont ils interprétaient sans doute à tort la théorie de la «purgation», tous les théoriciens du théâtre se sont fourvoyés dans les mêmes obscurs sentiers de la morale, cherchant à justifier le théâtre par son utilité. Toutes les déviations de l'art dramatique sont venues de ce qu'on a tenté ainsi de l'asservir à une mission humaine, de le légitimer, comme s'il était un mal en soi, en démontrant

1. Voir le texte 10.



que ses conséquences peuvent être morales. Mais le théâtre n'est en soi ni un bien ni un mal. Il est le reflet, le miroir, l'expression sensible d'un fait psychologique aussi peu discutable, aussi irréductiblement hostile à se voir affecté d'un signe de moralité que le sont l'instinct de la conservation ou les lois de l'association des idées.

Ce fait psychologique, encore une fois, c'est le besoin propre à l'homme d'éprouver sans cesse les limites extrêmes de sa puissance ou de sa faiblesse, c'est-à-dire de sa puissance encore dans le mal.

Mais ce besoin d'exercer sa puissance n'est que la manifestation dans l'action d'un besoin plus profond encore qui est le besoin de liberté. Si «le plaisir s'ajoute à l'acte comme à la jeunesse sa fleur», ainsi que le disait si joliment Aristote, c'est que l'acte en lui-même est affirmation de liberté, et que la liberté est toujours apparue à l'homme comme l'attribut essentiel de la divinité, c'est-à-dire comme le signe et la condition de l'accomplissement parfait de la personnalité.

Or il est évident que nous sommes tous, sur quelque plan, gênés, «censurés» dans notre liberté d'agir. Et c'est précisément là où nous ne nous sentons point libre d'agir que la représentation de l'acte rêvé (par le roman, la danse, le cinéma ou le théâtre) nous apporte la nécessaire compensation. Mais cette compensation demeure incomplète pour le lecteur de roman ou le spectateur du cinéma. Ces arts envoûtent plus qu'ils ne libèrent: le bovarysme est une évasion, c'est-à-dire une autre forme de maladie, plus qu'une guérison. La «purgation» totale, vivifiante et saine, ne peut être obtenue que par le spectacle «vécu» d'une action accomplie par des hommes vivants, en chair et en os. C'est là le miracle propre à l'art dramatique, auquel ne peut être comparé que le miracle obtenu par les révélations d'une cure psychanalytique. Dans les deux cas, l'homme est révélé à lui-même par le sentiment de la disparition de ce que j'appellerais les «obstacles injustes», c'est-à-dire ceux qui ne viennent pas de la nature de l'individu, mais de ses corruptions accidentelles. Dans les deux cas, l'individu se sent réintégré dans la communauté humaine – définitivement par la psychanalyse, mais au moins momentanément par le spectacle dramatique.



Ce besoin de retrouver sa liberté, même provisoirement, durera autant que durera l'homme, et c'est pourquoi le théâtre est éternel.

Pierre-Aimé TOUCHARD, *Dionysos, Apologie pour le théâtre*,  
© Éd. du Seuil, 1968, p. 14 à 17.

## NOTIONS CLÉS

### Catharsis – Morale.

- Le théâtre a une fonction psychologique et psychanalytique : libéré de toute entrave due à la morale ou au réel, il apporte au spectateur une compensation à ce que la vie implique de limites ou d'interdits.

## 133. BERTOLT BRECHT

### Petit organon sur le théâtre (1948)

Contrairement à l'image univoque qui en est parfois donnée, Brecht considère que le théâtre épique, comme tout théâtre, est **légitimé par le plaisir que le spectateur prend à la représentation**. Comment, dès lors, intégrer la nécessité, si souvent affirmée par Brecht, de transmettre à travers la représentation un contenu didactique qui permette à l'homme de comprendre le monde et de le transformer ?

### « Prendre plaisir à instruire »

*Pédagogie et plaisir sont indissociablement combinés dans une pratique qui vise à divertir tout en éclairant, à faire de la « morale » (à prendre ici au sens large de compréhension du monde et de l'homme) une source de plaisir. Selon Brecht, d'ailleurs, la fonction cathartique\* du théâtre, la purgation par la terreur et la pitié « non seulement était source de plaisir mais devait donner du plaisir<sup>1</sup> ». Ainsi, le théâtre, en s'émancipant de ses origines religieuses, a gagné l'autonomie du plaisir qu'il donne aux hommes.*

1. Aristote écrit en effet : « ce n'est pas n'importe quel plaisir qu'il faut chercher à procurer avec la tragédie, mais le plaisir qui lui est propre. [...] le poète doit procurer le plaisir que donnent la pitié et la crainte suscitées à l'aide d'une imitation [...] » (*Poétique*, 1453b, trad. fr. J. Hardy, Paris, Les Belles Lettres, 1995, p. 48). Le titre de l'ouvrage de Brecht fait aussi référence à Aristote puisqu'une tradition ancienne regroupe sous le nom d'*Organon* les œuvres logiques du philosophe grec.